
Rita Hermon-Belot

Jacqueline Lalouette, *La République anticléricale, XIXe-XXe siècles*

Paris, Seuil, 2002, 475 p. (bibliogr., index, annexes)
(coll. « L'Univers historique »)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Rita Hermon-Belot, « Jacqueline Lalouette, *La République anticléricale, XIXe-XXe siècles* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.27, mis en ligne le 16 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2081>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2081>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

C'est surtout le cas de Mircea Éliade qui nous intéresse ici, observé du point de vue des sciences sociales des religions. Au nom d'une « révolution chrétienne », d'une « renaissance spirituelle » et d'une résurrection du « Moyen-Âge roumain », l'éminent historien des religions va se rallier au mouvement légionnaire de la Garde de Fer, ouvertement fasciste et antisémite, et responsable, dans les années suivantes, de terribles massacres contre les juifs roumains. Il écrira en 1937 un essai « Pourquoi je crois dans la victoire du Mouvement légionnaire », et d'autres textes qui célèbrent les dictatures contre la démocratie, et dénoncent « l'invasion des juifs ». Il ne s'agit pas d'un « péché de jeunesse » éphémère : pendant la Deuxième Guerre mondiale, attaché à l'Ambassade de Roumanie au Portugal, il ne cache pas sa sympathie pour le Troisième Reich, dont il espère, encore en 1943, la victoire contre l'URSS et contre la coalition qu'il désigne comme « anglo-bolchévique ». Dans un ouvrage copieux sur Salazar (1942), il présente ce régime autoritaire et fascisant établi au Portugal comme un modèle exemplaire d'« État totalitaire et chrétien ». Après la guerre, Éliade s'efforcera, avec succès, d'effacer les traces du passé, en niant obstinément ses engagements fascistes ultérieurs.

L'objectif de l'auteur n'est pas de nier l'intérêt des travaux d'histoire des religions d'Éliade, mais de créer les conditions de possibilité d'une lecture de ses œuvres instruite par une meilleure connaissance des dilemmes politiques et culturels qui présidèrent à leur élaboration initiale ainsi qu'à leurs réélaborations ultérieures. Dès 1944, l'historien roumain définissait son objectif par la formule suivante : « valider scientifiquement la signification métaphysique de la vie archaïque ». Il a, constate A.L.-L., transposé dans la figure de son *homo religiosus* sa *Weltanschauung* mystique, élitiste, violente et archaïsante des années 1930. Les catégories religieuses et les conceptions politiques qui poussèrent vers le fascisme et déterminèrent sa fascination pour la mystique de la Garde de Fer sont les mêmes que celles à partir desquelles il bâtit l'univers mental et social de ce qu'il appelle « l'homme archaïque ». L'antisémitisme des écrits politiques se transforme en opposition, thématifiée par l'historien des religions, entre le vrai christianisme, cosmique, agraire et primitif, et le judéo-christianisme, qui abandonne le cosmos au profit de l'histoire.

Cet ouvrage remarquable est important non seulement pour ce qu'il nous fait découvrir sur le « cas Éliade », longtemps occulté par une surprenante « amnésie politique », mais aussi par ce qu'il nous révèle, par toute son analyse

d'un milieu culturel et d'une génération roumaine des années 1930, du rôle que peut jouer un certain type de religiosité dans certaines formes d'engagement totalitaire.

Michael Löwy.

128.27

LALOUETTE (Jacqueline).

La République anticléricale, XIX^e-XX^e siècles. Paris, Seuil, 2002, 475 p. (bibliogr., index, annexes) (coll. « L'Univers historique »).

Ce livre aborde de vastes questions, à commencer par celle que le titre pose d'emblée : la République est-elle, en France, par nature anticléricale ? Du moins, précise l'auteur, en fait de XIX^e et XX^e, la III^e République, à laquelle l'anticléricisme donne « sa tonalité particulière », quoique que certaines péripéties évoquées ici nous ramènent à un passé parfois bien plus proche.

Qu'est-ce qu'être anticléric et qu'est-ce d'abord que le cléricisme ? Si ce n'est là qu'un autre nom du catholicisme, l'anticléricisme ne serait dans l'esprit de ceux qui s'en réclament qu'anticatholicisme, ou même guerre déclarée à la religion en tant que telle. Ou bien le terme même dessine-t-il plutôt la délimitation entre la religion catholique et un vrai parti politique, le parti cléricale, parti de la contre-Révolution, attaché, comme l'écrivait un historien républicain, à « ruiner le principe de nos lois et de nos institutions » ? On pourrait alors isoler ce que l'A. appelle un anticléricisme « chimiquement pur », c'est-à-dire purement fonctionnel et institutionnel, au titre duquel elle affirme que « la laïcité, quoi qu'on en ait, est obligatoirement anticléricale ». Mais elle relève également que « cléricisme et anticléricisme, qui se donnent mutuellement vie, sont deux objets mal délimités », à « géométrie variable », et « dont les contours se déplacent selon le point de vue idéologique qui parle ». Dans un contexte aussi sensible (on dirait aujourd'hui interactif) et mouvant, jusqu'à quel point la distinction est-elle vraiment praticable dans les faits ?

Les réponses que l'A. propose à ces questions prennent ici la forme d'un recueil d'articles : une série d'interventions qui, de 1989 à 2000, ont accompagné le grand travail sur la Libre pensée par lequel elle comblait une grave lacune de l'historiographie (*La Libre pensée en France, 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997). Ces études profitent donc de la connaissance intime que procure une longue pratique tout comme d'une érudition souvent savoureuse.

Le propos n'y est pas de revenir sur les « forces » anticléricales, mais plutôt de tenter

d'explorer les domaines, de suivre les parcours et les expressions de l'anticléréalisme, avec notamment un « Lexique libre penseur et anticlérical », en un ensemble complété par une collection de notices biographiques succinctes.

Les bénéfiques du genre sont patents. Car, en multipliant les angles d'observation, les « domaines de l'anticléréalisme » nous emmènent hors des sentiers battus. Ressortent ainsi à la fois la diversité des manières d'être anticlérical et l'omniprésence du débat, la façon dont celui-ci infiltre la vie des Français dans tous ses registres, des plus ambitieux aux plus quotidiens, et détermine notamment toute réflexion, tout effort ou entreprise intellectuels ; toute occurrence fournissant une ample moisson à qui voudrait illustrer la thèse des deux France.

On découvre un versant moins connu des grandes efflorescences de piété qui ont marqué le second XIX^e français, les « assauts » dont celles-ci ont pu faire l'objet, toute une véritable contre-culture s'en prenant avec une verve inépuisable au Sacré-Cœur parisien comme aux dévotions de La Salette ou de Lourdes. La médecine revient à plusieurs reprises dans l'ouvrage, à la fois par la question du fondement intellectuel de la science, ainsi d'un passionnant article sur ce que le grand aliéniste Charcot appelait (dans un article donné à une revue anglaise) la *faith-healing*, position d'autant plus significative que ce grand médecin refusait par ailleurs tout engagement politique ; mais aussi à cause de l'enjeu social qu'elle constitue, notamment au sein de l'institution hospitalière. De même, le poids de la question dans le domaine de la politique extérieure et particulièrement celui, si sensible à la fin du XIX^e siècle, des alliances, la peur notamment qu'une politique trop proche des intérêts romains n'en vienne à compromettre toute relation avec l'Italie.

Une très judicieuse partie intitulée, « Devenir anticlérical », livre de véritables parcours de conversion, faisant aussi apparaître, sous l'exigence de rationalité, les subjectivités, les sensibilités et le poids des blessures personnelles. Tandis que les mêmes acteurs réapparaissent de thème en thème, d'un détour à l'autre de cette manière de comédie humaine anticléricale et qu'émergent liens, tissus de relations, circulation entre milieux divers, contagions d'un registre à un autre. Se dessinent ainsi des logiques, ou plutôt des dynamiques de radicalisation, chaque partie ne rebondissant inmanquablement que sur les affirmations les plus radicales, ou la partie la plus radicale des expressions de l'autre.

Une part de la réponse à nos questions apparaît aussi dans le mode, le ton, l'affect. Au fil des

exemples, on est également frappé par la virulence extrême des adversaires des anticléricaux, celle particulièrement du journal *La Croix*, toujours en première ligne. Il ne s'agit vraiment pas de débat mais bien de combat, en une surenchère sans cesse réalimentée. Un combat qui ne cesse de renforcer la détermination du politique, en ce sens la Troisième République est bien la République anticléricale, ou peut-être plutôt « anticléricaliste ». Reste que cette lecture renvoie aussi à une interrogation sur les autres, les hésitants, les troublés, ceux qui ne se sont vraiment sentis à leur place ni d'un côté ni de l'autre. Tel n'est certes pas le sujet de ce livre, mais devrait bien être celui d'un autre à espérer pour bientôt.

Rita Hermon-Belot.

128.28

LANDAU (Philippe-E.).

Les Juifs de France et la Grande Guerre. Un patriotisme républicain, 1914-1941. Paris, CNRS Éditions, 1999, 293 p. (bibliogr.).

What is the significance of the Great War in the history of Europe's Jews? If the question was asked of the Second World War, it would seem absurd. Hardly anyone today has not heard about the destruction of European Jewry, which was one of the central events of that war. But gradually, over the last four decades or so, there has been a growing awareness of the role played by World War I in the shaping of twentieth century Jewish experience. It has become commonplace, despite varying and contradictory scholarly appraisals of that war, to view the mass brutalization of an "industrial" (The term "industrial killing" was introduced by Omer Bartov, in his 1996, *Murder in Midst: The Holocaust, Industrial Killing, and Representation*) that would see its apogee in the work of the Einsatzgruppen and the gas chambers as deriving from the experience of the trenches of World War I. Until now, however, only scant attention has been paid to the narrower question of what the Great War meant specifically for the Jews who were experiencing it.

P.-E.L., who holds a doctorate in contemporary history and serves as archivist of the Central Consistory of Jews in Paris, has authored several articles on the Emancipation and Jewish patriotism in the nineteenth and twentieth centuries and a book, *L'Opinion Juive et l'Affaire Dreyfus*. His attention turned toward World War I at a time when several decades of scholarship could provide a context within which to answer that question. In the same year that the present volume appeared, the Leo Baeck Institute of New York organized an exhibit on